

Quelques idées controversées

Eduardo Colombo

*Le mot Anarchie « signifie 'sans gouvernement',
c'est-à-dire la vie d'un peuple qui se régule sans autorité constituée. »*

Errico Malatesta¹

*« Mais l'innovation aristotélicienne consiste dans la jonction des deux sens,
début et domination, en un même concept abstrait. »*

Reiner Schürmann²

77

Réfractons 26

Il y a des époques où la polémique est mal vue, où les controverses, les débats d'idées, paraissent offenser la pudeur, et où les discours contradictoires transitent en parallèle en essayant de s'imposer par la diffusion et non pas par la raison.

Débat, discussion, dispute, controverse, querelle, éristique (*erizein*, disputer), polémique (*polemos*, combat), nuances d'un échange gentil ou musclé, mais nécessaire pour nourrir les arguments qui permettent de soutenir opinions et idéaux, et modifier ou approfondir nos propres idées.

Nous avons soutenu quelques controverses à *Réfractons*, par exemple avec Philippe Garnier dans le numéro 5 de la revue (voir la note intitulée « L'arche de Philippe ») ou avec Daniel Colson à l'occasion de la publication de son livre *Petit Lexique philosophique de l'anarchisme* (voir *Réfractons* N° 8 : « L'anarchisme et la philosophie » et la réponse de Daniel). Plus récemment nous avons affronté la querelle de la postmodernité.

C'est raisonnable, je pense, de débattre aujourd'hui en revenant sur quelques concepts basiques qui se réfèrent aussi bien à l'anarchie qu'à l'anarchisme.

1. *L'Anarchie* (multiples éditions et traductions).

2. *Le principe anarchie*. Éd. du Seuil, Paris, 1982, p. 115.

L'anarchie

Nous pouvons lire sans sortir des pages de *Réfractons*, dans un article d'Irène Pereira³, que «la définition philosophique de l'anarchisme désigne [...] le refus de la fondation de l'ordre social sur un principe premier, que cela soit Dieu ou la nature». Et elle s'appuie sur l'étymologie du mot pour attribuer à l'anarchisme une assise philosophique dans l'absence, ou négation, de tout *principe premier*, en plus de sa consubstantielle dimension politique centrée dans l'idée d'absence de commandement.

Le mot anarchie — et plus encore celui d'anarchiste — était totalement entaché de son sens négatif à l'époque révolutionnaire et dans la période thermidorienne où il avait connu un usage bien nourri. L'équation est simple, l'anarchie est le désordre, la désorganisation de la vie sociale. «État déréglé, sans chef et sans aucune sorte de gouvernement.»⁴ Sans chef, sans gouvernement, sans pouvoir institué, «le peuple se conduit comme il veut», la société est livrée à la guerre civile et au despotisme des fractions. L'an-archie étant la négation du commandement, elle ne pouvait être donc que le chaos. L'anarchiste, c'est alors le fauteur de troubles, le désorganisateur par excellence qui ne reconnaît aucun maître et viole impunément la loi. «Il est des hommes qui n'existent que par les troubles [...] ennemis nés de tout gouvernement raisonnable [...] qui ne s'abreuvent que de sang, ne respirent qu'au milieu des proscriptions et des meurtres, et dont l'anarchie est l'élément.», s'exclame Gensonné, député de la Gironde en 1792⁵. Le même contenu conceptuel apparaît dans le discours montagnard et les thermidoriens le reprendront pour accabler le gouvernement révolutionnaire. Plus tard l'historiographie contre-révolutionnaire, stabilisant la désignation, mettra dos à dos l'anarchie et le despotisme en faisant de l'anarchie la caractéristique d'ensemble de la décennie révolutionnaire.

En 1840 Proudhon adopte le mot *anarchie*, et le retourne d'une manière inédite jusqu'alors pour conclure que «comme l'homme cherche la justice dans l'égalité, la société cherche l'ordre dans l'anarchie». En s'appropriant le mot de façon positive il ne manque pas de donner aussi la définition classique: «*Anarchie*, absence de maître, de souverain»⁶. Mais Proudhon dénonce en même temps le corollaire forgé par le préjugé et l'habitude: «et par suite désordre et confusion», comme dira encore le Littré en 1885⁷.



3. «Être anarchiste et féministe aujourd'hui», in *Réfractons* N° 24, *Des féminismes, en veux-tu, en voilà*, mai 2010, p. 63.
4. Dictionnaire de l'Académie française en 1694. Cité par Marc Deleplace in *L'Anarchie de Mably à Proudhon (1750-1850)*. ENS éditions, Paris, 2000.
5. *Ibid.*, p. 117.
6. *Qu'est-ce que la propriété?* [1840] Éditions Topos/H. Trinquier, Antony, 2007, p. 245.
7. Relation de cause à effet persistante et reprise encore en 2005 par le *Grand Robert*: Anarchie, «désordre résultant d'une absence ou d'une carence d'autorité».

Trente-trois années après Proudhon, quand le mouvement anarchiste commence son histoire au cours de l'expérience de la Première Internationale, Bakounine écrit : « Nous nous déclarons ennemis de tout pouvoir d'État, de tout gouvernement, ennemis du système étatique en général. » Et il précise : « Telles sont les convictions des révolutionnaires-socialistes, et c'est pour cela qu'on nous appelle *anarchistes*. Nous ne protestons pas contre cette épithète, parce que nous sommes, en effet, ennemis de toute autorité, car nous savons que celle-ci exerce le même effet pervers tant sur ceux qui en sont investis que sur ceux qui doivent s'y soumettre. »⁸

Et après lui Malatesta, Kropotkine, A. Lorenzo, Landauer, Rocker et tous les autres, et avec eux nous tous, pour les anarchistes *l'anarchie* est une forme, ou un « principe » d'organisation de la vie sociale, un mode de représentation du politique qui sera la conséquence de l'abolition du principe traditionnel d'un « droit de contrainte juste » — *le jus gladii*⁹, déposé en une instance construite, abstraite et supra-individuelle : l'État.

Ainsi, dans tous les cas de figure, comprise en tant que source de désordre ou définie comme principe d'organisation sociale, *l'anarchie* est la résultante de l'absence, ou de la négation du commandement, de l'autorité, du gouvernement, de l'État. Pour les anarchistes, elle est la résultante du refus de tout pouvoir politique gardé ou recelé par une élite.

Est-ce que ce refus exige aussi la négation de tout *principe premier* ? Est-ce que les anarchistes sont tenus, par leur théorie de la société et de la mutation sociale par eux proposée, à avoir une position métaphysique commune ?

La grande majorité des anarchistes¹⁰ seront d'accord pour récuser et même combattre l'idée d'un Dieu créateur ou d'un *primum movens* extérieur au monde, à la nature, à la matière. « Tant que nous aurons un maître au ciel, nous serons esclaves sur la terre »¹¹, disait Bakounine. La fiction de Dieu est la négation de la liberté humaine. Malgré leur constante dénégation, les hommes l'ont toujours ressentie au fond d'eux-mêmes et déjà au VI^e siècle Boèce déployait des trésors d'ingéniosité pour essayer de réconcilier la prescience divine et l'autonomie de l'homme¹².

Mais la négation de tout principe premier nous plonge en pleine métaphysique. « La plupart des premiers philosophes – selon Aristote (*Métaphysique* A, III, 983, b6) – estiment que les principes de toutes

8. *Étatisme et Anarchie* [1873]. *Œuvres complètes*, éd. Champ libre, Paris, 1976, vol. iv, p. 312.

9. Droit du glaive ; le droit souverain de vie et de mort.

10. Mais pas tous, quelques tolstoïens par exemple ou récemment J. Ellul en France. (Voir *Réfractons* N° 11 : René Fugler, « La sociologie libertaire de Jacques Ellul ».)

11. *L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale en France 1870-1871. Œuvres complètes*, éd. Champ libre, Paris, 1982, vol. VIII, p. 173.

12. *La consolation de Philosophie*. Livre v.

choses se réduisaient aux principes matériels.» Cette nature est une arkhê, unique ou multiple, dont sont engendrées toutes les autres. Ces *arkhai* des Présocratiques sont aussi indifféremment, principe et cause. Pour Thalès le principe unique est l'eau, pour Anaximandre l'illimité.

Traditionnellement on distingue les principes de l'être (*Principia realia*) et les principes d'intelligibilité (*Principia cognoscendi*), par exemple les principes d'identité et de non-contradiction. S'engager sur un tel chemin nous emmènerait à parcourir l'histoire de la philosophie.

La notion de principe au-delà du sens primitif, origine et commandement, a pris dans l'usage une large polysémie. On dit «principe» pour se référer, avec connotations normatives, à une règle d'action, une règle pour la conduite de la vie, une norme morale, une *valeur*, «agir selon des principes». Quand Proudhon définit l'anarchie dans la phrase que nous avons citée de *Qu'est-ce que la propriété?*, il ajoute en note: «Le sens ordinairement attribué au mot *anarchie* est absence de principe, absence de règle; d'où vient qu'on la fait synonyme de *désordre*.» Absence de principe se comprend comme absence de normes, de loi, de structuration. Par contre, quand Jean-Jacques Rousseau écrit: «Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre; on ne saurait remonter au-delà», on peut très bien remplacer principe par origine sans modifier le sens.

Cependant, s'il faut chercher un principe ou une cause de toute chose, s'il faut postuler un principe premier ancré dans la nature, Rousseau pense qu'il est inutile pour orienter le comportement: «Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature? Je n'en sais rien et que m'importe?»¹³

À côté d'une pensée relativiste il a existé toujours une pensée fondationnaliste. Sans doute les anarchistes n'ont aucune raison de croire que l'ordre hiérarchique de la société, ordre qu'ils combattent, pourrait être fondé dans un fait de nature. Mais avant eux, et cela depuis le XVII^e siècle, les doctrines du contrat social qui justifient en droit la légitimité du pouvoir politique se sont imposées progressivement dans l'horizon de la philosophie politique. Léviathan est un *dieu mortel*, ce sont les hommes qui l'ont institué. Une fois Dieu congédié, le problème perdure; *nomoi*, conventions, normes, institutions sont-ils des artifices inventés par les humains? Ou bien la *physis*, la nature, la «nature humaine», prédétermine-t-elle les pensées, le sémantisme de la langue, les valeurs?

Kropotkine considérait une des valeurs centrales de l'anarchisme, la solidarité, l'entraide, comme un facteur sélectionné par l'évolution. Il était «fondationnaliste» et anarchiste.

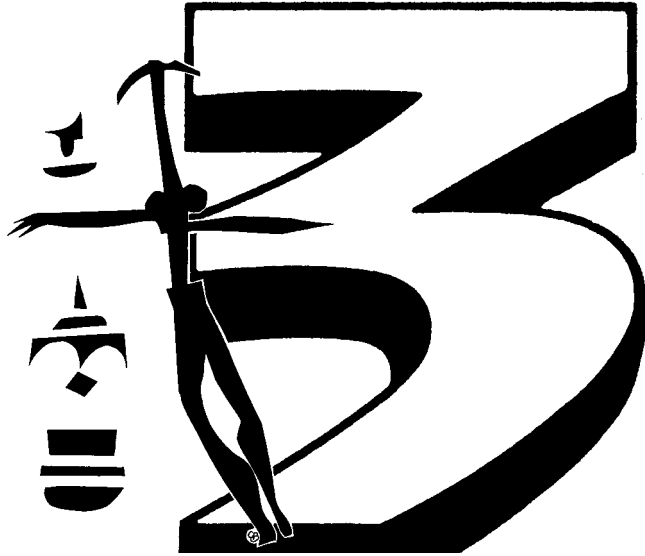
À l'opposé théorique de cette position Stirner écrivait: «... je me sais *Unique*. Dans l'*Unique*, le possesseur retourne au Rien créateur dont il est sorti, [...] et je puis dire: Je n'ai basé ma cause sur Rien.»¹⁴

13. *Émile*, Livre IV. Gallimard, La Pléiade, Paris, 1969, p. 581

14. Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*. Paris, Stock 1899.

Gérard Blanchard, 1994

AVIS À POPULVS



Paul Feyerabend pouvait défendre un relativisme général, nier tout principe et, pourtant, il ne se reconnaissait pas dans l'anarchisme¹⁵.

Le développement rapide, à partir de la deuxième moitié du siècle dernier, de la connaissance en sciences biologiques, en même temps que des acquis techniques majeurs touchant la génétique et les neurosciences, a renouvelé les questions philosophiques concernant le mental, plus spécifiquement les relations du corps et de l'esprit. Ainsi certaines doctrines physicalistes ou naturalistes peuvent postuler que n'existent pas d'entités mentales qui ne soient pas réductibles à des entités physiques identifiables dans le domaine des sciences de la nature.

Dans le domaine de la langue, tellement important pour la philosophie, les relations du langage aux choses du monde, ses propriétés sémantiques — écrit Noam Chomsky — «sont complexes et difficiles à dénouer, car elles mettent en jeu les intérêts et préoccupations humains selon des mécanismes fondamentaux même au niveau le plus élémentaire, et qu'elles sont également *fixes* dans une large mesure en tant que composantes de *notre nature*»¹⁶.

L'idée de chercher un fondement pour justifier la croyance (ou la connaissance) est une exigence de rationalité, mais l'énorme complexité de la problématique épistémologique exige des réponses métaphysiques ou de *prima philosophia*. Et ces différentes réponses

15. Voir la lettre de Feyerabend in *Anarchies*, revue L'Arc 91/92, 1984, p. 166.

16. Noam Chomsky, «Langage et nature», in *Le pouvoir mis à nu*. Eco-société, Québec, 2002. Reproduit in *Sur la nature humaine*. Chomsky/Foucault. Ed. Aden, Bruxelles, 2006, p. 161. (Les italiques sont de nous.)

construisent un large éventail qui va d'un relativisme radical à un fixisme naturaliste et fondationnaliste. L'anarchisme n'a pas vocation à trancher ce conflit-là.

L'exigence de cohérence de l'esprit humain nous amène à faire concorder nos choix philosophiques et nos finalités socio-politiques, mais ces choix sont individuels, variés et multiples. Beaucoup des positions philosophiques incompatibles entre elles sont compatibles avec l'adhésion à la philosophie politique de l'anarchisme.

S'il faut exprimer un choix personnel à partir duquel je défends mes positions théoriques, je dirais que l'intentionnalité ou la signification ne sont pas naturalisables¹⁷, que la société est instituée sur une indétermination radicale des valeurs, ce qui n'empêche pas la construction historique des valeurs positives et leur postulation d'universalité. Nonobstant, c'est une erreur, croyons-nous, d'assimiler ces conceptions philosophiques relativistes — ou les conceptions contraires — au corpus théorique de l'anarchisme.

Malatesta écrivait dans *Pensiero e Volontà* : « L'anarchisme, dans sa genèse, dans ses aspirations, dans ses méthodes de lutte n'a aucun lien nécessaire avec un quelconque système philosophique. L'anarchisme est né de la révolte morale contre les injustices sociales. »¹⁸ Luigi Fabbri raconte que, quand les débats philosophiques s'introduisaient dans le mouvement social, Malatesta avait l'habitude de dire « C'est du brouillard »¹⁹.

Je pense aussi qu'établir un lien nécessaire entre l'anarchie et une métaphysique particulière, comme le fait Irène Pereira dans ce qu'elle appelle « la définition philosophique de l'anarchie », n'est pas seulement une erreur concernant la philosophie politique de l'anarchisme, c'est encore, et sans le vouloir, une façon de s'incliner et de se laisser endormir devant l'expansion conquérante du néolibéralisme. Cette société qui est la nôtre, société des mots, où toutes les choses s'équivalent, où les conflits disparaissent dans la recherche de la médiation et le consensus, ne sera pas mécontente d'entendre l'anarchie s'expliquer sur la négation des causes premières.

L'anarchie s'éloigne ainsi de l'usine et de la rue, elle déserte les quartiers prolétaires où la question sociale laisse voir son cortège d'ignorance, de pauvreté et d'oppression, pour s'asseoir dans les salons et y causer de postmodernité, de subjectivités subversives, des philosophies savantes. Comme nous le faisons ici.

L'anarchie est avant tout la rage et la révolte devant la misère du monde et la domination de classe et des élites. Elle cherche la révolution, l'abolition de l'État et de la propriété privée. Elle est action directe. Elle ne peut pas être domestiquée.

17. Voir Eduardo Colombo, « La société, la pensée et le cerveau », *Réfractations* N° 13, *Visages de la science*.

18. « L'anarchismo giudicato da un filosofo... o teologo che sia », *Pensiero e Volontà*, 16 mai 1925, in *Scritti*. Edizioni del Risveglio, Genève, 1936, vol. III, p. 171.

19. Luigi Fabbri, *Malatesta*, ed. Américalee, Buenos Aires, 1945, p. 206.

L'anarchisme

Entre la définition de l'anarchie comme absence de commandement et la figure de *l'anarchie* convoquée dans le dernier paragraphe, anarchie de révolte et d'action directe, tout un mouvement, le mouvement anarchiste, est né et a creusé son sillon dans l'histoire.

Alors, nous voyons, dans le même article cité, I. Pereira nous proposer une classification idéal-typique du mouvement anarchiste. La modélisation des objets sociaux sur la forme d'un type idéal est une construction intellectuelle qui, de façon délibérée, accentue ou «purifie» certains traits de la réalité à étudier, pour laisser apparaître des relations ou significations supposées cachées ou non évidentes *per se*. Procédé controversé en sociologie, il se laisse très facilement contaminer par l'idéologie du chercheur. De tous façons, coller de plus près à la réalité empirique est un impératif pour qui s'aventure à une telle construction.

Rien, ni dans l'histoire ni dans la réalité actuelle, ne permet de faire entrer le mouvement anarchiste dans le lit de Procuste des types idéaux imaginés par Irène Pereira. De cette classification tripartite — l'individualisme, l'anarcho-communisme et le communisme libertaire — nous ferons ici seulement quelques brèves considérations sur *la caractéristique essentielle* donnée au courant délimité par l'auteur et appelée anarcho-communisme. «L'anarcho-communisme fait reposer la transformation sociale sur l'humanité dans son ensemble.»²⁰ Et, formulation plus tranchante encore : pour cette tendance «la révolution doit être le fait de l'ensemble de l'humanité et pas uniquement des exploités»²¹. Cette position aurait été défendue par Malatesta lors du Congrès International Anarchiste d'Amsterdam (1907)²².

Dès les origines la question fut clairement posée pour les anarchistes. Le Congrès de Saint-Imier (1872), où Malatesta est délégué, déclare : «Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat». Du prolétariat, pas de l'humanité. Pour éviter encore quelque malentendu, le Congrès réaffirme : «Que repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la Révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire».

Le mouvement anarchiste a toujours prêché l'action directe et la non-collaboration des classes. Malatesta écrivait à l'époque de *L'Agitazione* d'Ancone (1897-98) que les anarchistes ont la tâche de «cultiver dans le prolétariat la conscience de l'antagonisme de classe et de la nécessité de la lutte collective». Beaucoup plus tard, dans un journal de Rome en 1923, nous pouvons lire sous sa plume : «La révolution que nous voulons consiste à prendre le pouvoir et la richesse

20. *Réfractons* N° 24, p. 65.

21. Irène Pereira, *Anarchistes*. Éditions la ville brûle, 2009, p. 12

22. *Ibid.*, p. 50.



à ses actuels détenteurs et mettre la terre, les instruments de travail et tous les biens existants à la disposition des travailleurs. »²³

La participation de Malatesta aux débats du congrès d'Amsterdam vise à critiquer la conception simpliste du syndicalisme révolutionnaire qui ne veut pas voir que l'unité corporative ou purement économique de la classe ne suffit pas, et que de surcroît cette unité n'existe pas, que c'est la conscience de classe et l'idée de l'émancipation qui feront sa force révolutionnaire. Il met en garde aussi sur l'illusion naïve qui consiste à croire que la grève générale suffira à nous épargner l'effort de l'insurrection.

On s'étonne, alors, de l'attribution, à n'importe quel courant de l'anarchisme, de l'idée saugrenue d'associer « derrière un même discours humaniste et universaliste opprimés et oppresseurs » et de tendre ainsi « à gommer cette réalité des rapports inégalitaires d'oppression »²⁴.

Si « la transformation de la société fait appel à l'humanité dans son ensemble », le conflit social disparaît dissous dans le tissu des relations interpersonnelles, il n'y a plus de sujet révolutionnaire. Appliqué aux anarchistes, ce discours devient incongru. En essayant de comprendre, on pourrait penser qu'il veut dire, peut-être, que les anarcho-communistes visent l'émancipation de l'entière humanité et pas seulement de la classe exploitée, mais dans ce cas ils ne seraient pas différents de tous les autres courants révolutionnaires, aussi bien marxistes que libertaires, parce que s'il reste une classe dominante, fût-elle le prolétariat, et que la bourgeoisie devienne alors la classe opprimée, on n'aura fait que changer le nom des classes en conflit.

Eduardo Colombo

23. Cité par Luigi Fabbri in *Malatesta*, p. 235.

24. Irène Pereira, *Réfractations* N° 24, p. 65.